

# BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2017

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

SÉRIES ES - S

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

L'usage des calculatrices et des dictionnaires est interdit.

*Le sujet comporte 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7.*

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

**Objet d'étude :**

Le personnage de roman du xvii<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Le sujet comprend :**

**Texte A :** Honoré de Balzac, *Les Chouans*, 1829.

**Texte B :** Émile Zola, *La Terre*, 1887.

**Texte C :** Jean Giono, *Regain*, 1930.

**Texte D :** Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, 1950.

**Texte A : Honoré de Balzac, *Les Chouans*, 1829.**

*[En 1799, en Bretagne, le commandant Hulot mène une colonne militaire pour défendre la République et combattre les Chouans, paysans bretons royalistes. Face à lui, un des membres de la chouannerie, nommé Marche-à-terre, apparaît.]*

Cet inconnu, homme trapu, large des épaules, lui<sup>1</sup> montrait une tête presque aussi grosse que celle d'un bœuf, avec laquelle elle avait plus d'une ressemblance. Des narines épaisses faisaient paraître son nez encore plus court qu'il ne l'était. Ses larges lèvres retroussées par des dents blanches comme de la neige, ses grands et ronds yeux noirs garnis de sourcils menaçants, ses oreilles pendantes et ses cheveux roux appartenaient moins à notre belle race caucasienne qu'au genre des herbivores. Enfin l'absence complète des autres caractères de l'homme social rendait sa tête nue plus remarquable encore. La face, comme bronzée par le soleil et dont les anguleux contours offraient une vague analogie avec le granit qui forme le sol de ces contrées, était la seule partie visible du corps de cet être singulier. À partir du cou, il était enveloppé d'un sarreau, espèce de blouse en toile rousse plus grossière encore que celle des pantalons des conscrits<sup>2</sup> les moins fortunés. Ce sarreau, dans lequel un antiquaire aurait reconnu la saye (*saga*) ou le *sayon* des Gaulois, finissait à mi-corps, en se rattachant à deux fourreaux de peau de chèvre par des morceaux de bois grossièrement travaillés et dont quelques-uns gardaient leur écorce. Les peaux de bique, pour parler la langue du pays, qui lui garnissaient les jambes et les cuisses, ne laissaient distinguer aucune forme humaine. Des sabots énormes lui cachaient les pieds. Ses longs cheveux luisants, semblables aux poils de ses peaux de chèvres, tombaient de chaque côté de sa figure, séparés en deux parties égales, et pareils aux chevelures de ces statues du moyen âge qu'on voit encore dans quelques cathédrales. Au lieu du bâton noueux que les conscrits portaient sur leurs épaules, il tenait appuyé sur sa poitrine, en guise de fusil, un gros fouet dont le cuir habilement tressé paraissait avoir une longueur double de celle des fouets ordinaires. La brusque apparition de cet être bizarre semblait facile à expliquer. Au premier aspect, quelques officiers supposèrent que l'inconnu était un réquisitionnaire ou un conscrit (l'un se disait comme pour l'autre) qui se repliait sur la colonne en la voyant arrêtée. Néanmoins, l'arrivée de cet homme étonna singulièrement le commandant ; s'il n'en parut pas le moins du monde intimidé, son front devint soucieux [...].

---

<sup>1</sup> Lui : le commandant Hulot.

<sup>2</sup> Conscrits : soldats républicains qui se battent contre les Chouans.

**Texte B : Émile Zola, *La Terre*, 1887.**

*[Hourdequin a hérité de son père la ferme de la Borderie, dont il a en vain tenté d'améliorer le rendement à l'aide d'innovations techniques. Seul face à lui-même, il pense au lien qui l'unit à la terre.]*

Ah ! cette terre, comme il avait fini par l'aimer ! et d'une passion où il n'entrait pas que l'âpre avarice du paysan, d'une passion sentimentale, intellectuelle presque, car il la sentait la mère commune, qui lui avait donné sa vie, sa substance, et où il retournerait. D'abord, tout jeune, élevé en elle, sa haine du collègue, son désir de brûler ses livres n'étaient venus que de son habitude de la liberté, des belles galopades à travers les labours, des griseries<sup>1</sup> de grand air, aux quatre vents de la plaine. Plus tard, quand il avait succédé à son père, il l'avait aimée en amoureux, son amour s'était mûri, comme s'il l'eût prise dès lors en légitime mariage, pour la féconder. Et cette tendresse ne faisait que grandir, à mesure qu'il lui donnait son temps, son argent, sa vie entière, ainsi qu'à une femme bonne et fertile, dont il excusait les caprices, même les trahisons. Il s'emportait bien des fois, lorsqu'elle se montrait mauvaise, lorsque, trop sèche ou trop humide, elle mangeait les semences, sans rendre des moissons ; puis, il doutait, il en arrivait à s'accuser de mâle impuissant ou maladroit : la faute en devait être à lui, s'il ne lui avait pas fait un enfant. C'était depuis cette époque que les nouvelles méthodes le hantaient, le lançaient dans les innovations, avec le regret d'avoir été un cancre au collège, et de n'avoir pas suivi les cours d'une de ces écoles de culture, dont son père et lui se moquaient. Que de tentatives inutiles, d'expériences manquées, et les machines que ses serviteurs détraquaient, et les engrais chimiques que fraudait le commerce ! Il y avait englouti sa fortune, la Borderie lui rapportait à peine de quoi manger du pain, en attendant que la crise agricole l'achevât. N'importe ! il resterait le prisonnier de sa terre, il y enterrerait ses os, après l'avoir gardée pour femme, jusqu'au bout.

---

<sup>1</sup> Griseries : ivresses.

**Texte C : Jean Giono, *Regain*, 1930.**

*[Dans les premières pages de ce récit, qui se déroule en Provence, trois paysans se rendent dans le village d'Aubignane. Pendant leur trajet, ils évoquent l'histoire de Mamèche, une habitante de ce village.]*

– Cette Piémontaise<sup>1</sup>, dit la grosse Laure, c'est pas une femme qui a les cheveux rouges ? Elle a toujours un de ces fichus<sup>2</sup>... elle va aussi aider pour les cochons. Je l'ai rencontrée aux cerisettes l'an passé.

5 – Toi, tu connais toujours, dit l'oncle et, au fond, tu ne connais rien. Non, elle n'a pas les cheveux rouges. Elle ne sort guère d'Aubignane. C'est une vieille cavale<sup>3</sup> toute noire ; la zia<sup>4</sup> Mamèche c'est son nom. Cette femme, ça fait au moins quarante ans qu'elle est là-bas. Je me souviens, moi, de quand elle est arrivée. Elle ne savait pas un mot de français. Elle se mettait sous un talus et elle chantait. Puis, son homme est mort... Puis, son petit est mort...

10 C'est même quelque chose de curieux, ça...

Le vent hurle derrière les nuages.

« ... Son homme, c'était un puisatier. Il avait pris l'entreprise du communal. Ce que c'est que le destin ! On faisait un puits, nous, à Aubignane ; lui, il était de l'autre côté des Alpes, peut-être bien tranquille. Nous, avec notre puits, on arrive à un

15 endroit difficile tout en sable qui coule, et notre maçon qui était des Corbières nous dit : « Je ne descends plus là-dedans ; j'ai pas envie d'y rester. » Lui, le Piémontais, c'est juste à ce moment-là qu'il arrive à Aubignane, avec guère de sous et une femme qui allait faire le petit. Ce qui l'avait tiré de là-bas ici, allez chercher : le destin !

20 – Moi je descends, qu'il dit :

Il a creusé au moins quatre mètres. Il remontait tous les soirs, blanc, gluant, comme un ver, avec du sable plein le poil. Et, un soir vers les six heures, on a entendu, tout par un coup<sup>5</sup>, en bas, comme une noix qu'on écrase entre les dents ; on a entendu couler du sable et tomber des pierres. Il n'a pas crié. Il n'est plus

25 remonté. On n'a jamais pu l'avoir. Quand au milieu de la nuit, on a descendu une lanterne au bout d'une corde pour voir, on a vu monter l'eau au-dessus de l'écroulement. Elle montait vite. On était obligé de hausser la corde à mesure. Il y avait au moins dix mètres d'eau au-dessus de lui.

30 – Alors ! fait Michel qui s'arrête tout pétrifié au milieu de la route. Puis, il recommence à marcher parce que sa voiture et les autres avancent.

– Le plus, continue l'oncle Joseph, c'est que ça n'est pas tout là. Elle était marquée<sup>6</sup> cette femme ! Ça va bien. Son homme meurt, comme je vous dis. Et nous, à la commune, on s'arrange pour lui donner du secours. Et on laisse le puits. On ne voulait pas boire de cette eau.

35 Elle eut son petit peut-être deux mois après. On disait : « Avec ce qu'elle a passé, il naîtra mort. » Non, son petit était beau. Alors, elle a un peu repris de la vie. Elle faisait des paniers. Elle allait au ruisseau. Elle coupait l'osier et elle tressait la corbeille. Elle portait le jeune homme<sup>7</sup> dans un sac et, pendant qu'elle travaillait, elle le posait dans l'herbe et elle chantait.

<sup>1</sup> Ce personnage est originaire du Piémont, région d'Italie.

<sup>2</sup> Fichu : foulard.

<sup>3</sup> Cavale : jument (ici utilisé de façon figurée).

<sup>4</sup> Zia : « tante » en italien.

<sup>5</sup> Tout par un coup : tout d'un coup.

<sup>6</sup> Sous-entendu : « marquée par le destin ».

<sup>7</sup> Il s'agit ici de son bébé.

**Texte D : Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, 1950.**

*[L'intrigue du roman se déroule en Indochine, ancienne colonie française d'Asie du Sud-Est, près de Ram, petite ville coloniale.]*

Le soir tombait vraiment très vite dans ce pays. Dès que le soleil disparaissait derrière la montagne, les paysans allumaient des feux de bois vert pour se protéger des fauves et les enfants rentraient dans les cases en piaillant. Dès qu'ils étaient en âge de comprendre, on apprenait aux enfants à se méfier de la terrible nuit paludéenne<sup>1</sup> et des fauves. Pourtant les tigres avaient bien moins faim que les enfants et ils en mangeaient très peu. En effet ce dont mourraient les enfants dans la plaine marécageuse de Kam, cernée d'un côté par la mer de Chine – que la mère d'ailleurs s'obstinait à nommer Pacifique, « mer de Chine » ayant à ses yeux quelque chose de provincial, et parce que jeune, c'était à l'océan Pacifique qu'elle avait rapporté ses rêves, et non à aucune des petites mers qui compliquent inutilement les choses – et murée vers l'Est par la très longue chaîne qui longeait la côte depuis très haut dans le continent asiatique, suivant une courbe descendante jusqu'au golfe de Siam où elle se noyait et réapparaissait encore en une multitude d'îles de plus en plus petites, mais toutes pareillement gonflées de la même sombre forêt tropicale, ce dont ils mouraient, ce n'était pas des tigres, c'était de la faim, des maladies de la faim et des aventures de la faim. La piste traversait l'étroite plaine dans toute sa longueur. Elle avait été faite en principe pour drainer les richesses futures de la plaine jusqu'à Ram, mais la plaine était tellement misérable qu'elle n'avait guère d'autres richesses que ses enfants au bouches roses toujours ouvertes sur leur faim. Alors la piste ne servait en fait qu'aux chasseurs, qui ne faisaient qu'y passer, et aux enfants, qui s'y rassemblaient en meutes affamées et joueuses : la faim n'empêche pas les enfants de jouer.

---

<sup>1</sup> Paludéenne : marécageuse.

**I. Vous répondez à la question suivante (4 points) :**

Quelle vision de la vie paysanne les textes du corpus offrent-ils ?

**II. Vous traiterez, au choix, l'un de ces trois sujets (16 points) :**

**1. Commentaire**

Vous commenterez le texte d'Émile Zola (texte B).

**2. Dissertation**

Un héros de roman est-il nécessairement un être exceptionnel ? Vous répondrez à cette question dans un développement organisé en vous appuyant sur les textes du corpus, sur ceux que vous avez étudiés et sur vos lectures personnelles.

**3. Invention**

À la suite du texte de Jean Giono (texte C), le personnage de Laure poursuit la conversation. Elle raconte l'anecdote d'un fermier d'Aubignane qui, ruiné, a dû se séparer de sa ferme. Vous rédigerez cette conversation en développant l'histoire racontée par Laure.